

L'eucharistie

L'eucharistie constitue la substance même, non seulement de notre foi (si j'ose dire son pain quotidien), mais aussi de l'Eglise : « Là où est l'eucharistie, là est l'Eglise, et là où est l'Eglise, là est l'eucharistie. » Comme l'Eglise le dit encore, l'eucharistie est « source et sommet » de la vie chrétienne, elle est à la fois ce qui nous nourrit spirituellement au quotidien et le signe concret, palpable, visible, de ce à quoi nous sommes appelés : demeurer en Dieu. Car telle est notre véritable Patrie, au fond : là où il est de bon ton de se revendiquer « citoyen du monde », nous, chrétiens, nous définissons d'abord comme « citoyens des cieux », et affirmons notre appartenance, par le Christ et en lui, à un « Royaume » qui « n'est pas de ce monde ». Chacun comprendra dès lors que le sacrement de l'eucharistie n'est pas seulement (ou ne devrait pas être) une espèce de rituel auquel il nous faudrait sacrifier sans y penser, mais bien le signe par excellence d'une situation existentielle des plus étranges : embarqués en ce monde, et devant y assumer nos responsabilités les plus concrètes et quotidiennes, nous ne sommes pourtant pas seulement *du monde*. Habitant tel ou tel lieu géographique de ce monde, notre véritable « lieu » n'est pourtant pas un lieu géographique, et relève d'un *ailleurs* radical : c'est *en Dieu* que nous avons notre demeure véritable et permanente. Le sacrement de l'eucharistie, par lequel Dieu Se donne à nous pour que nous demeurions en Lui, est donc, notons bien, un signe de contradiction, le signe, finalement, de notre appartenance à *deux* univers : celui, visible, de ce monde dans lequel nous sommes nés sans l'avoir jamais choisi, et celui, invisible encore, vers lequel devrait consciemment tendre notre désir le plus profond, et qui n'est rien moins que le Royaume des cieux. L'eucharistie, pour le dire autrement, est le signe de ce que l'être chrétien comme tel est orienté vers l'invisible, vers ce que nos yeux de chair ne peuvent encore que *deviner*. De sorte que tout chrétien conséquent devrait être obsédé par l'invisible. Tout chrétien conséquent devrait, chaque jour que Dieu fait, y voir toujours plus loin que le bout de son nez, devrait garder présent à l'esprit que, comme le dit le Psaume, nous « n'avons ici-bas aucune demeure permanente », que nous ne sommes sur cette terre qu'en pèlerinage, et que cela seul qui importe vraiment réside dans un impensable ailleurs. Tout chrétien conséquent devrait, comme le dira l'Apôtre Paul, « user des biens de ce monde comme n'en usant pas vraiment » - pour cette raison que le seul Bien véritable, s'il se laisse pressentir en ce monde, monde qu'il crée gratuitement et par amour, n'est justement pas le monde. Tout chrétien conséquent devrait, chaque jour, à chaque instant, cultiver en soi une espèce de don de *double vue* : voir au-delà des apparences, deviner, comme on dit, le Créateur dans Sa création, deviner la vraie Lumière dans les pâles clartés de ce monde - deviner, chaque dimanche, la présence réelle de son Dieu sous les banales espèces du pain et du vin.

Tâche difficile, j'en conviens, que celle de s'exercer à *voir l'invisible*, et pas seulement à l'occasion de la messe dominicale mais bien, en effet, à chaque instant. Chercher ce qui se tient dans le retrait, ce qui est voilé au regard de chair, ce qui ne se laisse que deviner... oui, comme cela est difficile, comme cela, même, est à contre-

courant des us et coutumes d'un monde fasciné par cela seul qui est visible ! Alain Finkielkraut écrit dans l'un de ses essais, à propos justement de notre monde « moderne », qu'en ce dernier « tout ce qui ne se voit pas n'est pas^[1] ». Dans notre monde, n' « existe » donc que ce qui se voit et rien d'autre. Mais qu'est-ce qu'un tel monde obnubilé par le seul visible, sinon un monde éminemment vulgaire, prosaïque, voire triste et désenchanté, pour ne pas dire obscène ? Songeons à nos médias, dont quelques « fact checkers » nous expliquent, doctement et sans rire, que lorsqu'une information quelconque parvient à nos oreilles sans avoir jamais été relayée par eux, dotés qu'ils sont du « pouvoir de description », c'est très probablement *qu'elle n'existe pas*. Dans notre monde moderne n' « existe », donc, que ce qui est explicite, « existe » seulement ce qui peut être *montré*, seulement ce qui est *effectivement* montré, seulement ce qui apparaît sur nos écrans... Certes : dans un tel univers fasciné par le visible et l'explicite, l'eucharistie, pour en revenir à elle, se dresse peut-être comme un signe prophétique : tout ne se voit pas par nos seuls yeux de chair ! Le réel ne se réduit évidemment pas à cela seul qui peut être décrit, exhibé, montré du doigt. Et même : les réalités les plus profondes, les plus essentielles, les plus vraies, sont peut-être justement celles qui échappent à cette *dictature de l'explicite* - et qu'il nous faut nous exercer à deviner derrière les apparences, au-delà des apparences.

C'est dire que la vie croyante en général, dont l'eucharistie est le signe éminent, est en effet en *contradiction* avec une certaine manière contemporaine d'habiter le monde et de le considérer. Chercher et deviner l'invisible dans le visible, chercher et deviner ce que nous ne pouvons pas encore voir à la faveur même de ce que nous voyons déjà : voilà qui est le propre de l'homme croyant. Le regard du croyant est un regard qui ne se satisfait jamais *de peu*, il est un regard qui ne se contente jamais de la banale superficialité des choses. Evoluant en un monde où, comme l'écrivit Nerval dans l'un de ses plus beaux textes^[2], « la vie éclate en toute chose », le croyant est sans doute celui qui s'enquiert de la source même de la Vie, et qui devine que, toujours pour continuer de citer Nerval, un « pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres ». Chercher l'invisible, être tout entier tendu vers l'invisible, c'est donc être animé d'un regard profond, ami des profondeurs, c'est apprendre à voir toutes choses visibles, des plus banales aux plus belles, comme autant de signes de l'invisible, c'est apprendre à considérer ce qui se tient *sous* l'écorce des choses. Être croyant, c'est être curieux, c'est être animé par un regard qui est tout sauf borné, étroit. Chez nous, croyants, l'ouverture d'esprit n'est donc pas une option, ou une « fracture du crâne », ou une attitude que nous affecterions d'adopter par manière de coquetterie spirituelle, pour briller dans les dîners : si, par « ouverture d'esprit », nous entendons l'art de bien voir, l'art de deviner, l'art de nous perdre dans ce qui est vaste et profond, l'art de pousser au large, l'art de chercher des horizons derrière les horizons, l'art de tenir pour rien ce qui est superficiel et prosaïque... alors certes : il est dans notre essence d'être « ouverts d'esprit ». Et voilà bien qui nous aide, aussi, à prendre une certaine distance, une certaine hauteur, par rapport aux événements de ce monde - à poser *nos* « gestes barrières » afin de nous protéger contre toutes les infections du *prosaïsme* propre aux âmes superficielles et positives, pour lesquelles n'existent que les faits, que les statistiques, que les biens palpables et concrets, que ce dont on parle à la télé, que les valeurs saisissables, sonnantes et trébuchantes, du

négoce, du commerce, que les petites jouissances faciles et sucrées dont notre univers regorge.

Apprendre à bien voir. Nous familiariser avec ce qui est profond. Nous approcher toujours davantage, avec une inlassable curiosité, de la source la plus profonde de la Vie - quitte à vivre dans une certaine « passion de la distance », en effet, vis-à-vis des urgences de ce monde... Est-ce bien là ce que nous faisons chaque fois que nous allons communier ? En avons-nous *seulement* conscience ?

Père Antoine Altieri